

## Compte rendu

---

Ouvrage recensé :

Pierre W. BÉLANGER et Guy ROCHER, (éd.), *École et Société au Québec : éléments d'une sociologie de l'éducation*

par Pierre Thibault

*Recherches sociographiques*, vol. 12, n° 3, 1971, p. 384-385.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/055544ar>

DOI: 10.7202/055544ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

---

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

---

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : [info@erudit.org](mailto:info@erudit.org)

par imposer des changements culturels radicaux. De plus il semble que le Québec n'évolue pas vraiment mais qu'il soit périodiquement forcé de se réorienter. Si nous n'arrivons pas à dire ce que nous sommes, ce n'est pas parce que nous nous connaissons mal, beaucoup de peuples se connaissent mal, c'est parce que nous n'arrivons pas, d'une étape à l'autre, à déterminer ce que nous voulons être ou rêvons d'être car nous sommes forcés d'adopter le devenir des sociétés qui nous entraînent. Que le changement ait toujours été plus important qu'on ne le croit, qu'il ait souvent été une rupture imposée plutôt qu'une évolution, cela me semble deux questions qu'il est urgent d'approfondir dans la conjoncture présente.

Marc-André LESSARD

*Département de sociologie,  
Université Laval.*

Pierre W. BÉLANGER et Guy ROCHER, (éd.), *École et société au Québec : éléments d'une sociologie de l'éducation*, Montréal, HMH, 1970, 465 p.

L'accueil fait à cet ouvrage dans les milieux d'enseignement dès sa parution en confirme l'importance et l'extrême opportunité. Ce *text-book* constitue au Québec une innovation pédagogique à un double titre. D'abord, il rompt carrément avec la tradition des anthologies intemporelles relevant de la muséologie. Les textes sont tous de la dernière décennie. L'élimination des écrits polémiques (cf. *Avant-propos*) a eu pour résultat que ceux qu'on a retenus présentent en général un réel intérêt *scientifique* : elle n'a pas empêché qu'ils offrent aussi un brûlant intérêt *politique*. Leur caractère incohérent en rend la lecture stimulante à l'un et l'autre titre.

Il y a plus. À l'instar de *l'Introduction à la sociologie générale* de Guy Rocher, mais beaucoup plus directement, puisque l'objet d'étude de ce recueil est la société québécoise elle-même, il inaugure une tradition pédagogique autochtone en sociologie, dont les répercussions seront capitales.

Les textes sont répartis sous quatre têtes de chapitre. Chacun de ces chapitres (ou *Parties*) est précédé d'une *Présentation* et suivi d'une liste de *Lectures recommandées*. Tout cela est impeccable.

Considérée empiriquement, cette division du matériel sous : *Éducation et culture* — *Éducation et économie* — *Éducation et politique* — *Éducation et intégration sociale* est commode et fort défendable. Elle pose, bien sûr, quelques petits problèmes de frontières dont l'un, d'ailleurs fort bien perçu par les auteurs et signalé dans la *Présentation* de la *Partie IV* : celui du rapport entre *Intégration (IV)* et *Culture (I)*, est démesurément grossi dans une société qui, comme la nôtre, présente l'importune idiosyncrasie d'être, comme on dit, biculturelle et bilingue.

On dira qu'un problème de frontière de chapitre n'a rien à voir avec celui des frontières géographiques. On aurait raison, s'il n'y avait ce considérable passage « parsonnien » de *l'Introduction* qui entend fonder théoriquement la division quadripartite adoptée dans l'ouvrage (p. 28-31). Fonder en théorie, c'est-à-dire quelque part entre le modèle purement heuristique et l'ontologie, entre l'idéologie méthodologique et l'idéologie philosophique. Or je ne sache pas que la théorie de Parsons se soit montrée particulièrement féconde dans la tâche de rendre intelligible les structures coloniales et post-coloniales, et leur fonctionnement. Je sais aussi — et les auteurs de la présentation y font plus d'une fois allusion — que ses assises idéologiques sont passablement controversées et n'en font pas une référence aussi innocente qu'on veut le croire pour une sociologie du Québec.

À propos de l'introduction, donc, se pose la question de son opportunité théorique et de son idonéité idéologique. La référence à Parsons pose aussi et surtout un problème pédagogique. La technicité d'une synthèse théorique concise au point d'être allusive me semble desservir les objectifs d'une introduction qui se veut une démarche pédagogique. Je souhaiterais trouver, dans une réédition éventuelle de l'instrument indispensable que constitue ce livre, une introduction plus détachée de ces louables mais prématurées ambitions théoriques.

Pierre THIBAULT

*Faculté des sciences de l'éducation,  
Université Laval.*

Albert FAUCHER, *Histoire économique et unité canadienne*, Préface de Pierre Harvey et Biobibliographie par Jean Hamelin, Montréal, Fides, 1970, 296 p.

Sous la forme d'un recueil d'articles et d'extraits de cours, voilà rassemblé l'essentiel de plus de vingt ans de recherches, trop longtemps ignorées du grand public. L'ensemble de l'ouvrage jette une lumière plus cohérente sur l'homme et sa carrière, mais, par dessus tout, sur les grandes orientations de son œuvre.

Dans une excellente préface, Pierre Harvey rappelle le contexte intellectuel qui forma l'auteur et vit naître cette vocation, un peu excentrique, pour l'histoire économique. Il y souligne également l'apport essentiel de l'histoire économique à une compréhension élargie des phénomènes, malgré la popularité indéniable de la pensée keynésienne depuis la deuxième guerre mondiale. L'originalité d'Albert Faucher vient surtout de l'intégration véritable qu'il a faite de l'Économie et de l'Histoire. Jean Hamelin énumère ensuite chronologiquement les faits saillants de la carrière et les œuvres d'Albert Faucher.

Même si le risque inhérent à ce genre de recueil, à savoir l'éparpillement dans le temps et l'espace, n'est pas ainsi entièrement surmonté, l'auteur préfère comme lien à ses articles le critère géographico-politique : « Les essais de la première partie s'appliquent plus particulièrement à dégager les caractères généraux de l'économie historique du Canada, ceux de la deuxième partie regardent principalement la Province de Québec et veulent insister sur les aspects continentaux ou pluri-nationaux d'un type régional d'économie. » (p. 3)

Seuls les trois extraits de cours sur la coopération s'intègrent assez mal au schéma général, surtout par leur portée et leur objectif didactique.

D'un article à l'autre se dégagent des lignes de force que l'auteur réanime constamment. Ainsi il convient d'expliquer les phénomènes historiques à la lumière d'une perspective économique que l'on a trop souvent négligée ou escamotée. Il en résulte un élargissement de la vision, de sorte qu'apparaissent les déterminants permanents de l'économie canadienne et québécoise : la géographie et les richesses naturelles, les marchés et les grands courants commerciaux pour leur impact sur l'industrialisation et l'extraction, les investissements pour le pouvoir plus ou moins caché qu'ils exercent sur la politique et la société et enfin la technologie. Tout cela repose sur la notion large d'espace économique, différent des réalités politico-sociales.

L'influence des maîtres torontois, dont H.A. Innis, apparaît entre autre dans cette utilisation d'un modèle, plutôt que dans un effort de mesure des phénomènes. L'auteur